



Au TNS, Éric Feldman : « Sans le rire, on est noyé »

Formidable comédien, Éric Feldman incarne le texte qu'il a écrit, *On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie*. Créé ces jours-ci au Théâtre national de Strasbourg, ce seul en scène sublime une histoire familiale marquée par la Shoah dont la portée universelle touche au cœur, grâce à l'humour et à la joie d'être en vie.

Pourquoi avoir choisi comme titre de votre spectacle *On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie* ?

Ce titre ne vient pas de nulle part, c'est une phrase qui est dite dans le spectacle. Il dit à la fois l'humour et la gravité. Et renvoie aux heures les plus sombres de l'histoire européenne et celle de l'humanité. Cela dit l'humour et la distance que je mets.

Sur scène, vous parlez de vos parents, oncles et tantes, des enfants cachés survivants de la Shoah...

J'essaye, à travers l'histoire que je raconte, de parler de la transmission des traumatismes de tout crime de masse. Cette histoire particulière de la Shoah, le crime majuscule qui concerne ma famille, s'inscrit dans une histoire universelle. Je m'adresse à tout le monde, et m'interroge sur les conséquences que tous les crimes de masse vont créer de funeste et funèbre, pour les familles et les proches.

Il y a une question qui revient dans le texte, autour d'Abel et Caïn...

Oui. « Suis-je le gardien de mon frère ? » Cela aurait pu être le titre du spectacle. Il s'agit de mon frère « humain », qu'il soit juif, palestinien, libanais, soudanais. Pour moi, c'est cela qui est le plus essentiel. Je ne comprends pas que l'on s'identifie à l'un ou l'autre côté. Il y a des blessés, des traumatisés de part et d'autre. On peut se sentir de par son histoire plus proche d'une partie, mais on ne peut pas nier la réalité de la souffrance de l'autre.

À travers l'histoire, le juif a représenté la figure de l'autre.

Dans le spectacle, je pose justement la question de ce qu'est cet autre. Qu'il soit noir, blanc... Autour de mon spectacle, j'ai une appréhension des réactions de tous les côtés. Car aujourd'hui, il y a une sorte « d'hystérisation » des débats, je ne sais pas si c'est le bon mot. Dans cette période difficile et dangereuse, ce dont on a besoin, c'est du calme, de l'apaisement. D'essayer d'entendre la réalité de l'autre et surtout, ne pas mettre de l'huile sur le feu. Or depuis le 7 octobre 2023, beaucoup trop de gens mettent de l'huile. On

a au contraire, besoin d'éteindre l'incendie.

Le texte a été terminé avant le 7 octobre 2023...

Il prend à la fois une autre dimension car on ne peut pas s'empêcher d'y penser. Mais en même temps, je ne parle pas de cela et je ne voudrais pas qu'il y ait de confusion.

L'humour permet-il de mettre à distance l'horreur ?

Sans le rire, on est noyé. Il y a cette phrase de Romain Gary : « l'humour est l'arme blanche des hommes désarmés ». Dans le spectacle, on alterne les moments d'émotion et de rires. Si on parle d'humour juif, c'est qu'ils ont beaucoup été dans la souffrance et l'humour a été comme une arme. Le rire, c'est aussi le propre de l'être humain.

À quelques jours de la création au TNS, coproducteur, dans quel état êtes-vous ?

J'ai bien le trac, je suis seul en scène et je parle de moi ; l'exposition est maximale. Le metteur en scène Joël Pommerat pour qui j'ai joué *Ça ira (1)*

Fin de Louis (présenté à Mulhouse et à Strasbourg, NDLR) m'a accompagné sur ce projet, le texte l'a touché. C'est très précieux, car Pommerat arrive à amener l'acteur à un endroit d'une telle justesse.

Quel est le parti pris de la mise en scène d'Olivier Veillon ?

Une grande sobriété. Une mise en scène épurée et une scénographie simple donnent à entendre le témoignage. Porté par des lumières subtiles et quelques notes de musique.

Ce seul en scène relève-t-il d'une catharsis ?

Dans une certaine mesure, oui. J'ai fait de nombreuses années

de psychanalyse même si on n'a jamais vraiment fini, le gros du travail a été fait. Ce texte vient témoigner de cela. C'est une continuation de la psychanalyse par d'autres moyens. Une forme de sublimation des souffrances avec de l'humour.

Quelle est la première phrase du spectacle ?

« La détente, c'est pas évident » (rires). ■



Éric Feldman crée au Théâtre national de Strasbourg un seul en scène qu'il a écrit : On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie. Photo Patrick Zachmann

par Veneranda Paladino

Du 12 au 15 et du 18 au 22 novembre à 20 h, le 16 à 18 h au Théâtre national de Strasbourg, salle Gignoux. Durée : 1 h 10, tarifs de 6 à 32 €. Rencontre avec Éric Feldman, le 21 novembre à 12 h 30 au TNS ; gratuit sur inscription : www.tns.fr

